

Jeudi 8 octobre 2015,

Chère Mamie,

¿ Cómo estás ? Nous espérons que tu vas bien. L'actualité de ces dernières semaines centrée sur la façon dont l'Europe doit et veut « gérer » l'arrivée de réfugiés sur son sol nous touche profondément et nous évoque tristement ce que vous avez vécu Papi au camp d'Argelès et toi à celui de Rivesaltes.

Nous avons l'impression qu'en soixante quinze ans, les choses semblent avoir bien peu évoluées, les responsables politiques continuent d'avoir recours au fil de fer barbelé pour empêcher les réfugiés de passer, d'enfermer des personnes qui fuient des dictatures... Quelle honte ! A Calais, les exilés vivent dans des conditions de survie qui rappellent les vôtres au début de l'année 1939 ! En écoutant l'autre jour une émission à la radio qui parlait des déplacements de Syriens à l'intérieur de leur pays avant de décider de le quitter, nous avons repensé à ce que tu nous racontais il y a quelques années.

En 1936, tu avais tout juste sept ans quand la guerre civile entre Républicains et Franquistes a éclaté. Tu racontais qu'un matin de cette année, ta mère t'a demandé d'aller chercher du vieux pain chez la grand-mère pour préparer des « migas » (une sorte de pain perdu salé) : tu es sortie de la maison et tu as vu un groupement de personnes agitées dont tu t'es approchée par curiosité. Au centre du groupe gisait un homme battu violemment à coups de haches et d'aiguilles utilisées pour confectionner les matelas... Ce souvenir nous a hanté pendant longtemps, s'agissait-il d'un Républicain ou d'un Franquiste ?

Ton père était un militaire de la Guardia de Asalto, un corps policier espagnol fidèle, dans sa majorité, à la République. Il était donc amené à se déplacer systématiquement avec sa « compagnie » au gré des combats tandis qu'il vous laissait au village. Sa femme, ta maman que l'on surnomme Mémé dans la famille, était très amoureuse mais aussi très jalouse. A la question de savoir pourquoi vous avez finalement quitté le « pueblo » de Jumilla en Andalousie, tu nous as répondu que sur la base d'une rumeur, Mémé avait décidé de le rejoindre. Elle avait ouï dire que son mari se promenait au bras d'une très belle femme à Barcelone... Sur les conseils de sa mère qui imaginait mal sa fille voyager seule avec cinq enfants, Mémé t'a donc emmené, toi Mamie Isabel parce que tu étais l'aînée - tu avais alors neuf ans, et les deux plus jeunes, Assou qui avait dix mois et Antonio trois ans et demi. Mémé laissait derrière elle deux de ses filles : Maria et Josefa âgées de huit et six ans. Elles ne quitteront jamais l'Espagne.

Pour toi, c'est la première séparation, il y en aura beaucoup d'autres. Aujourd'hui encore, de nombreuses familles rencontrent les pires difficultés pour se retrouver. Quand on pense aux grands adolescents de dix-huit ans qui ne peuvent pas rejoindre leurs parents réfugiés en Europe... Les autorités s'y opposent : ils sont « légalement » majeurs. L'exil sépare, l'exil désolidarise les familles. Nous avons affaire à des politiques migratoires qui sont inhumaines. Mais revenons à ton histoire.

La famille bien qu'amputée par l'absence de Maria et Josefa, finit par retrouver Pascual, l'époux de Mémé. Avec sa « compagnie », ils réquisitionnèrent de grandes et belles maisons pour y installer hommes, femmes et enfants de la République. Les bombardements s'intensifiaient : l'Espagne était morcelée suivant les divisions politiques. Impossible donc,

d'aller récupérer les deux filles restées au village. C'est ainsi que vous avez passé Noël 1938, à cinq, dans une « maison de bourgeois », comme tu dis. Cette parenthèse prit fin lorsque que Pascual dut rejoindre son régiment pour escorter le trésor des Républicains. Mille rêveries autour de ce mystérieux trésor ont habité notre enfance...

Mémé se trouva de nouveau seule et décida de suivre son mari de loin en loin. Vous le retrouvez à Figueras. Face aux bombardements toujours plus violents, il vous conseilla de partir pour la France. Tu te retrouves alors sur la route de la frontière avec des milliers d'autres réfugiés, c'est « La Retirada ».

Pascual vous a cherché des places dans un véhicule motorisé : vous étiez petits et Mémé fraîchement enceinte. Fort de son statut de militaire, il arrête un camion bâché dans lequel une cinquantaine de personnes est entassée. Le chauffeur refuse de vous prendre. Ton père a alors sorti son arme, « la pistola », et a dit « tu les prends ou je te mets une balle dans la tête ». L'homme s'exécute mais quelques kilomètres plus loin, il vous fait descendre, Pascual lui poursuit sa route avec ses camarades. Le chemin était rude, l'hiver est particulièrement rigoureux et les tensions sont évidemment très vives : pesait en effet sur la frontière la menace d'une fermeture imminente. Tu as fait partie des derniers Espagnols à passer. L'aviation franquiste bombardait sans cesse la colonne de réfugiés. C'est lors de cette marche que tu racontes « ton premier mort par arme à feu », sur un tir quasiment à bout portant : une tête humaine éclate et tu vois de la cervelle étalée partout sur les murs d'une bâtisse et sur le sol. Tu dis d'ailleurs n'avoir pas pu en manger après ça.

Sur le dernier tronçon avant le passage de la frontière, vous avez réussi à obtenir une place dans un car. Le 19 février 1939, vous arrivez enfin au passage du Perthus puis au Boulou. Tu nous a raconté que, restée endormie dans le bus qui s'était arrêté pour faire déjeuner ses passagers, tu t'es réveillée seule : affolée, tu criais ! Là, a surgit un « géant » qui t'as attrapé dans ses bras et t'as ramené à ta mère. Tu as toujours dit que c'était la première fois que tu voyais un homme noir. Prise en charge par des humanitaires, Mémé, toi, ton petit frère Antonio et ta petite sœur Assou, vous avez été convoyés et placés dans une « colonie » tenue par la Croix Rouge à la frontière suisse. Vous y êtes restés jusqu'à Pâques 1939 quand le directeur du refuge fut déporté vers un camp de concentration car il était communiste.

Vous vous retrouvez alors livrés à vous-même. Vous êtes restés un temps dans un village du Sud de la France où après moultes péripéties, Pascual vous a rejoint. Finalement, vous avez tous été arrêtés parce que républicains et avez été transportés au camp d'Argelès (où était enfermé notre grand-père maternel, ton futur époux, notre Papi Antonio). Mais le camp est inondé et la police française vous transfère au camp de Rivesaltes ; exceptée Mémé qui, enceinte et certainement mal en point, est directement dirigée vers le camp-hôpital Saint-Louis de Perpignan destiné aux seuls internés d'Argelès. Tu ne reverras ta mère qu'à ta sortie du camp.

Vous êtes arrivés de nuit à Rivesaltes avec votre père. Vous marchez de la gare de Rivesaltes au camp. C'est la tempête et sur la route le sable vous cingle les visages. Au camp, il n'y a pas de matelas mais des couches de bois sur deux niveaux. Vous êtes quatre mais n'allez occuper que trois places en bas car Assou est encore petite. Le soir même, vous recevez une soupe très

claire, une soupe à l'eau. Toi, Isabel, tu écoperas du fond de la marmite, un bout d'écaille de la Louche en émail se plante dans ta bouche, Les adultes mettent des heures à te le retirer. Quelques jours après votre arrivée, Les femmes n'acceptant pas la présence d'un homme dans leur espace commun, vous obtenez, Pascual, toi et les deux plus jeunes, d'être logés dans une des petites pièces isolées qui se trouvent à chacun des coins de la « baraque ». Vous y restez un ou deux mois. Mais ton père est finalement contraint de rejoindre le baraquement des hommes et vous, celui des enfants demeurant seuls. Nouvelle séparation.

Pendant ce temps, ta mère, Mémé accouche de Sylvio au camp-hôpital de Perpignan. Le nourrisson est amené au camp de Rivesaltes tandis que Mémé reste à l'hôpital. Elle est dépressive et probablement malade. Sylvio retrouve donc son frère et ses sœurs. Les adultes le placent dans une pouponnière et tu tentes de l'en occuper. Mais Sylvio meurt de faim deux mois plus tard. Personne ne sait où il est enterré. Aujourd'hui encore, tu es en colère et te sens coupable. Mais, Mamie, pourquoi Sylvio a-t-il été amené au camp plutôt que de rester à Saint-Louis auprès de votre mère ?

La faim et la peur, au mieux l'ennui font partie de ton quotidien. Les bons jours les tirailleurs sénégalais en charge de la surveillance des camps vous nourrissent de riz. Vous, les enfants étiez aux aguets et attendaient avec vos gamelles l'aumône. Antonio cache du pain sous ses aisselles pour ne pas être volé et en donne par petits bouts à Assou pour calmer sa faim. Un jour, tu t'échappes du camp pour aller mendier à la boulangerie du village de Rivesaltes. Une cliente te fait comprendre de rester là et revient avec des chaussettes rapiécées. Dans le camp, l'hygiène est plus que sommaire, il y a des poux. Pour se laver, il n'y a qu'une auge à robinets au milieu de la « baraque » mais ni savon ni serviette. Tu sais qu'à Calais aujourd'hui, la situation de ces enfants, de ces femmes et de ces hommes qui tentent de passer en Angleterre, n'est guère meilleure, cet été il n'y avait qu'un robinet d'eau pour le bidonville où sont regroupées près de trois milles personnes...

Tu ne te souviens pas combien de temps a duré cet internement, le temps est suspendu. Les nazis viennent chercher les hommes valides pour les envoyer travailler dans le cadre du STO et ton père est désigné. Pascual n'a même pas pu vous dire au revoir avant de partir pour l'Allemagne. Tu es complètement seule maintenant et comme tu es la plus âgée, tu te sens responsable d'Antonio et d'Assou. Aujourd'hui encore il arrive souvent que des enfants soient séparés de leurs proches, ou que des policiers refusent qu'ils rejoignent leurs parents au nom de prétendus respects de la loi. En juin 2015, une fillette française de 6 ans et une autre, ivoirienne, de 3 ans, ont été retenues chacune quatre à cinq jours en zone d'attente de l'aéroport de Roissy avant de retrouver leurs parents et la liberté. Ces situations sont épouvantables pour celles et ceux qui y sont confrontées, à l'aéroport de Roissy, les autorités ont même recours à des administrateurs ad hoc ou des membres de la Croix Rouge pour accompagner certains mineurs, alors que le bon sens serait de les confier à leur famille, à leurs proches.

Un jour d'automne 1941, c'était un peu la même chose pour toi et Antonio qui avez été désignés avec trois autres enfants espagnols dont Modesto que tu appelles « le bègue », par une femme quaker américaine qui vous demande de la suivre. De Modesto, tu dis toujours que vous lui demandiez de chanter - « Chante Modesto, chante ! » - parce qu'alors il ne bégayait plus. Mais c'est la confusion, ni vous les enfants, ni les adultes qui vous entourent ne comprennent ce qu'il se passe. Vous êtes emmenés à Perpignan

en voiture ; là, Les Quakers vous ont donné sabots et pèlerines et vous ont lavé. La femme américaine vous a tout de même accompagné saluer votre mère qui était toujours retenue à l'hôpital, puis, vous êtes envoyés au village de Mosset dans l'arrière-pays, dans une famille d'accueil. Assou qui n'a que trois ans ne fait pas partie des enfants désignés et reste seule au camp : terrible séparation pour toi. Les conséquences en sont toujours présentes, ta petite sœur et toi ne vous parlez plus. Il y a quelques années, vous vous êtes mal comprises sur le souvenir de cet événement qui a marqué encore un peu plus le délitement de la famille, éparpillée par ces deux guerres.

La famille de professeurs qui vous héberge à Mosset ne vous envoie pas à l'école, tu le regrettes. Le père, Jacques est un des chefs de la résistance et ne peut pas se permettre d'exposer les enfants. On vous occupe en vous faisant peindre des feuilles de kraft que vous deviez froisser et coller sur des boîtes à chaussures vides pour les décorer.

Tu te démènes pour récupérer Assou, ta petite sœur que tu as le sentiment d'avoir abandonné. Tu perds l'appétit, pleures souvent, tentes de partir la retrouver et te renfermes sur toi-même. Tu obtiens gain de cause, deux ou trois mois après votre arrivée au village et Assou qui a attrapé la galle au camp de Rivesaltes, vous rejoint. Enfin réunis, vous mangez à votre faim et tu dis vous sentir protégés par la famille qui vous a accueillie.

Après dix mois, vous êtes tous les trois amenés à Vernet-les-bain dans une colonie de Quakers américains dédiée à la protection des enfants esseulés. Mais Mémé qui sort du camp-hôpital vient vous chercher et ensemble vous vous installez à Perpignan. Pascual vous y attend : grâce à l'appui d'une famille de communistes allemands il a réussi à échapper au STO et revenir d'Allemagne.

Tu as alors treize ou quatorze ans et travaille à Perpignan dans un café où tu fais le ménage sans avoir jamais été à l'école. Que de regrets ! Mais Mamie, te rends-tu comptes de la force qu'il t'a fallu pour apprendre par toi-même les chiffres et les lettres ? Parce qu'après la libération, à Paris, à la maison d'édition du PC, tu les as appris sur la tranche des livres que tu avais en charge de classer et de préparer pour les distribuer.

Voilà, nous savons que tu t'indignes quand tu allumes ton poste de télévision et vois l'actuel déroulé des événements migratoires... La façon dont l'Europe « traite » les migrants t'afflige. Ce sentiment de révolte et parfois de rage tu nous l'as transmis. Merci, merci pour ta force, merci pour ton humanité.

Nous voulions t'adresser cette lettre pour te montrer qu'on n'a pas oublié ce que tu nous a jamais caché de ton passé et que la mémoire est d'abord individuelle avant de pouvoir être familiale puis collective. Fières de nos origines, nous étions en demande de les comprendre. En 2003, nous avions eu envie de conserver ta mémoire. On t'avait enregistré sur cassette nous raconter ton histoire. Encore aujourd'hui, il y a des zones d'ombre dans ton récit, tu étais très jeune, mais on a tenté de les combler par divers témoignages familiaux et écrits historiques.

A très bientôt chère Mamie.

Nous t'aimons.

Julia et Paloma